Publication de la  Société slave de Paris.

LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS,

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX

DES SLAVES DE POLOGNE, DE BOHÊME, DE HONGRIE ET D'ORIENT,

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.

Prix de chaque numéro isolé. . . 10 c.	**Pour la province et l'étranger :**
Pour Paris :	Trois mois. . . . . 2 fr. 50 c.
Trois mois. . . . . 1 fr. 25	Six mois. 5
Six mois. 2 50	Un an. 10
Un an. . . . . 5 »	

On s'abonne à la librairie de Blosse, passage du Commerce, 7, à Paris.

La Pologne s'envoie en échange de tout journal en langues slaves, française ou autres, aussitôt que la demande en est faite.

N. B. Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Société slave, et toutes les réclamations quelconques adressés à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeur-Gérant, Cyprien ROBERT, passage du Commerce, 7, près de l'École de Médecine, à Paris.

2e Année. — Numéro 30. — 16 Décembre 1849.

L'Union austro-allemande,

RÉPONSE DE L'AUTRICHE AUX DEMANDES DE SES SUJETS SLAVES.

Germaniser les peuples non Allemands de son empire, a toujours été le but caché du cabinet autrichien. Il y tend aujourd'hui plus obstinément que jamais, appuyé qu'il est par toutes les cours secondaires d'Allemagne, et par les peuples même de la Souabe et de la Bavière. En effet, occupant le haut Danube, les *Schvabi* peuvent mieux que personne inonder de leurs bandes d'émigrants les bassins inférieurs et orientaux de leur prétendu fleuve national, et servir par là merveilleusement les vues germanisantes de l'Autriche. Une fusion des intérêts austro-bavarois est donc en voie de s'accomplir, en vertu de notes qu'échangent très-activement depuis quelques mois les deux cabinets de Vienne et de Munich. On nous communique quelques-unes de ces pièces confidentielles, qui nous paraissent d'un assez haut intérêt pour que nous devions en donner ici l'analyse.

« Une séparation de l'Autriche d'avec l'Allemagne, telle qu'on la désire à Francfort et à Berlin, écrit le ministre bavarois au prince Schwarzenberg, serait ruineuse pour tout le monde. L'Autriche domine depuis des siècles le corps germanique, et c'est cette circonstance qui permet seule à la nationalité teutone de dominer à son tour en Autriche sur toutes les autres nationalités. Une scission entre l'Autriche et l'Allemagne ferait cesser cet état de choses. Prépondérants par leur nombre, et en outre animés d'un patriotisme ardent, les Slaves saisiraient en Autriche la toute-puissance, avec d'autant plus de facilité, qu'inébranlables dans leur dévouement, au milieu des dernières catastrophes, ils ont héroïquement soutenu le trône contre les Italiens et les Maghyars conjurés. L'Autriche alors deviendrait bien vite aussi slave qu'elle était auparavant allemande....

« Il est triste qu'au lieu d'une armée allemande, ce soit une armée russe qui a tiré l'Autriche du danger. Cet empire ne pourra plus désormais se dérober à l'influence moscovite que par une union intime avec l'Allemagne. Si cette union n'a pas lieu, l'Autriche perdra son rang de grande puissance européenne. Soutenue forcément par la Prusse, et mise ainsi en état de présenter le front à la France et à la Russie, aussi longtemps qu'elle était à la tête de l'Allemagne, l'Autriche, en s'isolant, mettrait de fait la Prusse à sa place, et n'aurait plus de voix dans aucune des grandes questions continentales.....

« Tout l'avenir de l'Autriche repose dans sa fédération avec les Etats secondaires d'Allemagne. Placée jusqu'à présent à la tête de la Germanie et de l'Italie, l'Autriche ne soutiendra cette position culminante qu'en mettant ses provinces héréditaires allemandes à la tête de la ligue germanique, et ses Etats lombards-vénitiens à la tête de la ligue italienne. Alors la Hongrie et la Galicie pourront être peu à peu germanisées, et incorporées à l'Allemagne. Quand ces résultats auront été obtenus, l'Autriche et l'Allemagne unies commanderont à l'Europe... Au contraire leur séparation amènera leur démembrement. En s'isolant, l'Autriche perdra par degrés son caractère teutonique. L'Allemagne se trouvera alors pressée entre la race slave et les peuples de la souche latine : impuissante à se défendre, elle sera démembrée comme la Pologne. Mais unie à l'Autriche, l'Allemagne peut défier le monde et réaliser enfin, après tant de siècles d'attente, le rêve impérial de Charlemagne. »

Voilà les projets humanitaires dont s'entretiennent dans leurs correspondances intimes les ministres des *Schvabi*. La domination sur l'Europe, ou la ruine et la mort; ces mes-

sieurs ne connaissent pas d'autre alternative. Pour satisfaire sa soif de pouvoir, l'Autriche fait aux petits Etats allemands des concessions de tout genre. Déjà elle a résolu d'avoir avec eux l'unité absolue des poids et mesures et du système monétaire, qui doit conduire plus tard à l'unité politique. En outre l'union douanière est également décidée en principe : il ne s'agit plus que d'en arrêter les bases, qui seront : un code commercial et maritime commun ; le libre transit de toutes les marchandises allemandes à travers l'Autriche ; les tarifs de droits sur les étoffes et les principaux objets d'exportation de l'Allemagne en Autriche, abaissés pour les Etats associés aux trois quarts du chiffre établi et maintenu vis-à-vis des Etats étrangers ; enfin l'échange, sans aucun droit de transport, de tous les produits bruts des Etats respectifs, article d'une importance extrême pour les pauvres, mais industrieux *schvabi* du haut Danube, qui accapareraient ainsi chez eux à des prix minimes les abondantes matières premières de Hongrie, de Transylvanie et de Galicie.

La Gazette de Vienne voit dans cette union de douanes austro-allemande, la garantie pour les Etats de l'union de décupler leurs forces expansives, et de pouvoir soutenir la concurrence avec les plus grandes puissances commerciales du monde. «L'Autriche, dit ce journal, en vertu de sa situation centrale sur le Danube et l'Adriatique, et par le développement de ses forces naturelles et morales, deviendra nécessairement le centre de gravitation politique et commerciale du continent européen. »

Ce fier idéal ne peut toutefois se réaliser qu'aux dépens de la Prusse, et qu'en détournant du nord vers le sud les forces vives de l'Allemagne. De là les colères du cabinet de Vienne contre celui de Berlin, et les bouderes impériales contre une convocation de la diète germanique à Erfurt. De là les préparatifs que fait en ce moment le corps d'observation de la Bohême pour envahir la Saxe occidentale, et couper ainsi à la Prusse une de ses principales artères stratégiques. L'offre d'une union douanière et politique avec l'Autriche, n'est pas certes sans écho en Allemagne. Car comme fruit de cette union, l'Autriche offre à ses associés une perspective de monopole et de richesse, que la Prusse ne peut offrir. Au bout de l'union austro-allemande il y a l'exploitation des trésors de l'Orient, à l'aide et par les bras dociles de 18 millions d'Austro-Slaves. Ce sont là de belles chances pour les idéologues politiques de la Germanie qui ne rêvent pas volontiers à jeun.

Mais que vont penser les 18 millions de Slaves autrichiens de cette singulière réponse à leurs demandes d'autonomie et d'organisation de leurs nationalités respectives ? Est-il à croire qu'ils se laisseront atteler sans résistance au char triomphal de la ligue austro-allemande, s'avançant à la conquête de l'Orient? Erreur d'y compter. L'Autriche n'a d'avenir qu'en respectant les langues et les institutions de ses peuples. En se refusant, comme elle le fait, à convoquer les diverses diètes nationales de l'empire, en suspendant l'édition polyglotte de son bulletin des lois, en ne le donnant plus qu'en allemand, sous prétexte que les autres langues sont trop arriérées et trop pauvres pour rendre les hautes idées du droit autrichien, le cabinet a fait un pas immense en arrière. Cette nouvelle guerre des langues était ce que la Russie désirait le plus ardemment. C'est cette guerre qu'elle encourage depuis 30 ans, et qui jette de plus en plus sous son influence exclusive les populations danubiennes, indignées de l'ingratitude et de l'incurable perfidie de l'Autriche.

D'un autre côté la lutte contre la Prusse est également ce qui pourrait arriver de plus heureux pour les panslavistes de Pétersbourg. Aussi le tsar excite-t-il tant qu'il peut son aveugle protégé de Schönbrunn contre Frédéric-Guillaume. Ce dernier, sans égard pour les menaces austro-russes, marche droit vers son but, sûr de réaliser à Erfurt son pangermanisme, dans une mesure quelconque, sauf à se trouver ensuite face à face avec les panslavistes réunis du Danube et de la Néva. Alors victorieuse ou vaincue la Russie mettra fin à l'Autriche : victorieuse, elle jettera son alliée sur le trône miné et chancelant de l'Allemagne démocratique, en lui prenant comme solde de son intervention ses provinces slaves. Vaincue, elle pactisera avec la Prusse, au détriment des Habsbourg, qui, repoussés du corps germanique, deviendront de petits satrapes du *grand empereur panslave*. Voilà où menace d'aboutir le projet d'union de l'Autriche avec l'Allemagne.

VARIÉTÉ.

Scènes de voyage en pays slaves.

Lorsque l'on quitte Paris pour s'aventurer sur cette terre inconnue, dans ce nouveau monde à peine découvert, que nous appelons la Slavie, il faut provisoirement dire adieu à toutes ces commodités qui rendent la civilisation moderne si attrayante. J'entends attrayante pour ceux qui ont quelques solides revenus bien assurés, et qui peuvent à bon compte se procurer cette infinie variété de jouissances dont se compose la vie de tout gros bourgeois en pleine santé. Le bonheur de dormir dans la plume, de manger savamment, de digérer avec nonchalance sur de soyeux fauteuils, de se promener le soir sur de molles avenues dans des voitures bien rembourées ; ces suaves délices, le voyageur en pays slave y doit tout d'abord renoncer.

J'ai connu plusieurs épicuriens qui jamais n'ont osé s'aventurer plus loin que la frontière orientale d'Allemagne. Chaque fois leur résolution reculait devant la sévère perspective de privations et de souffrances qui s'ouvrait pour eux au-delà de cette limite du comfort européen. Que de gens sont partis avec le dessein d'entrer en Croatie ou en Hongrie par les hautes montagnes styriennes, et se sont tout d'un coup arrêtés là, pour se replier à gauche vers Vienne ou à droite sur Venise ! Qui ne sait pas résister à la voix voluptueuse de ces deux syrènes et aux parfums qu'elles répandent autour d'elles à cinquante lieues à la ronde, celui-là ne pénétrera jamais en pays slave ; il n'en est pas digne; il ira à Vienne ou à Venise ; il y boira le breuvage enchanté, au risque d'être changé en pourceau. *Epicuri de grege...*

De l'abnégation, de la patience, de la sobriété, en un mot toutes les vertus d'un soldat aguerri, voilà de quoi vous devez faire provision si vous entreprenez de visiter cette rude patrie des vieux Slaves. Ce ne serait point trop de vous familiariser avec ces exercices de gymnastique auxquels on façonnait de bonne heure les jeunes Romains au Champ-de-Mars. Il vous faudra plus d'une fois faire de longues marches à pied par le soleil brûlant, la pluie ou la neige; plus d'une fois vous aurez à coucher en plein air, sous la tente ou dans le hamac que vous aurez suspendu aux arbres du chemin.. Munissez-vous donc de courage et joignez-y deux solides pistolets par manière d'ornement. Grâce à ces précautions faciles, vous entrerez sans péril dans un monde plein d'attraits qui charmera souvent vos yeux et remplira votre cœur d'impressions que les pays de l'Occident ne sont plus en mesure de vous fournir.

Telles étaient du moins les convictions d'un aimable compagnon de voyage que je rencontrai il y a quelques années sur les bords du lac de Constance, au pied des alpes tyroliennes, et qui, par une rencontre dont je devais tirer beaucoup d'agrément, se préparait comme moi à franchir les frontières d'Autriche pour se rendre vers la Slavie. C'était, à tout prendre, un brave jeune homme, bien que ce fût, un franc original. Il confessait que notre civilisation lui était d'un poids insupportable et que l'existence bourgeoise, qui en est l'expression la plus parfaite, lui semblait l'existence la plus déshonorante que jamais la race humaine eût menée sous le soleil. Au lieu d'avancer par cet immense progrès du *comfort*, le monde lui paraissait rétrograder.

Ce n'était pas ainsi qu'en jugeait l'excellent M. Dupont, un autre voyageur, dont nous fîmes plus loin connaissance; homme exact et prosaïque s'il en fût jamais, en chemin vers Constantinople pour affaire de commerce, et qui ne se couchait point sans avoir relevé le compte de ses dépenses du jour. M. Dupont allait à Constantinople par le Danube, point du tout, s'il vous plaît, par amour du grand fleuve slave, mais simplement par crainte de la mer et de ce majestueux balancement des flots qui lui était désagréable. Il avait dormi quarante ans de sa vie au bruit des lourdes voitures de la rue Saint-Denis roulant vers le marché des Innocents; mais il n'aurait pu sommeiller aux sifflements de l'orage dans la voile ni même à ce gémissement mystérieux que pousse le navire au milieu des grandes harmonies de la mer et du ciel.

Cette nature de bourgeois d'à présent était tout l'opposé de celle de notre compagnon, qui portait le nom d'Alexandre, et le portait bien. S'il allait en Slavie, c'était pour la conquérir; je veux dire pour en étudier à fond les merveilles, car il ne doutait point qu'elle ne fût remplie de merveilles. Il l'avait déjà, disait-il, étudiée, et il la connaissait par Homère. Il avait pris avec lui l'*Iliade* comme guide de voyage, et il la méditait dans ses loisirs, comme pour mieux aspirer l'esprit slave.

M. Alexandre se croyait sûr de découvrir bientôt au fond de quelque vallée des Karpathes ou du Balkan des prodiges de vie primitive où il pourrait à son aise contempler la vraie nature humaine. — Voyez, disait-il, à la vue des montagnards tyroliens que nous rencontrions çà et là, dès maintenant nous échappons à la civilisation étiolée d'Occident; voilà que nous pouvons à notre aise contempler des figures marquées d'une autre empreinte et où apparaît déjà un pâle reflet de l'Orient.

Nous touchions aux extrêmes limites du monde slave du coté de l'Occident. A mesure que suivant le rives de la Save qui descend des rochers du Tyrol, on s'avance par les vallées slaves de la Carinthie et de la Carniole, vers les confins de la Croatie, on est frappé des couleurs nouvelles que prend la vie humaine et d'une sorte de sève particulière qui circule dans la population. Le costume change : sans être plus riche, il devient plus ample; les physionomies, avec des traits plus jeunes, portent un caractère plus vivant et plus fort. Le Slave se trouve là mêlé encore aux Allemands et aux Italiens. Mais il se fait reconnaître entre tous par je ne sais quoi de primitif et de poétique qui paraît tenir de l'Orient.

Nous franchîmes la frontière croate par une belle et chaude soirée d'automne. Bien que les pays slaves eussent commencé pour nous aux derniers villages du Tyrol, c'était la première fois que nous allions contempler les Slaves sans mélange d'une autre race. Il nous sembla que nous venions d'entrer dans un monde nouveau.

Dans le premier village où la route nous conduisit, nous fîmes une halte afin de prendre, en passant, un avant-goût de l'existence des paysans illyriens. M. Alexandre y tenait, quoique ce fût, suivant M. Dupont, une inutile perte de temps. Nous entrâmes sous l'un de ces humbles toits couverts de chaume et souvent sans cheminée qui sont la demeure du paysan. C'était l'heure du repas du soir. Le feu était allumé sur une large pierre au milieu de l'appartement. Le gâteau de maïs cuisait dans un chaudron sur un trépied de style antique. Autour de l'âtre régnait un banc de bois où l'aïeul vénérable, le père et deux enfants étaient assis. La mère et ses filles se tenaient debout à distance, attentives aux modestes besoins du service.

Nous fûmes cordialement accueillis. M. Alexandre ne se lassait point de causer avec ces braves gens qui, de leur côté, ne s'ennuyaient point de notre présence. Il traduisait à M. Dupont leurs observations ingénieuses, leurs vives et poétiques saillies. Il nous faisait goûter, avec un sentiment exquis, ce qu'il y avait de simple et de fier à la fois dans cette noble indigence qui ne ressemble en rien à la misère prosaïque de nos villes. Il admirait aussi cette hiérarchie de famille qui, donnant à l'homme en partage les rudes travaux des champs, le tient quitte des soins du foyer où la femme règne en souveraine, peu soucieuse de ce qui se passe hors de son empire.

M. Alexandre tirait de cette première expérience d'heureux présages pour la justification de sa théorie. M. Dupont s'obstinait à ne voir, en tout ceci, qu'une profonde misère, sans méconnaître cependant ce qu'il y avait de frappant dans la mâle virilité de nos hôtes. Pour moi, je me sentais mainte fois, dans le cours de la discussion, porté à donner gain de cause à M. Alexandre. X....

CORRESPONDANCE POLONAISE

Nous recevons de Constantinople une lettre qu'on nous demande d'insérer dans nos colonnes; nous en donnons volontiers ici les passages principaux :

Monsieur le rédacteur,

Je trouve dans le numéro 21, 14 octobre, de votre journal estimé, l'assertion que « *l'un des plus éminents propagateurs de la politique médiatrice entre les Hongrois et les Slaves... prit des mains de Vysocki le commandement de la légion polonaise... et la fit entrer en Serbie... Ce fut sous la conduite de ce nouveau chef que la légion traversa la Serbie.* » Cette assertion est dépourvue de toute vérité. En premier lieu, le comte Zamoyski, que vous désignez, ne se prêterait pas si facilement à prendre un commandement, alors qu'on s'éloigne de l'ennemi et qu'on ne doit plus combattre : lui qui durant la guerre de Hongrie n'accepta aucun commandement, n'aurait pas jugé à propos de devenir commandant de réfugiés. D'ailleurs il ne le pouvait pas. La légion avait le privilége garanti par le gouvernement hongrois de l'inamovibilité de son chef choisi, avec lequel elle avait commencé à être une simple compagnie, pour grandir ensuite avec lui en un corps d'armée séparé. Ce privilége lui était indispensable si elle ne voulait pas se voir exposée à perdre son caractère spécial de légion polonaise... Supposant que le général Vysocki, élu par la confiance de la jeune légion, fût disposé à se désaisir du commandement en faveur de Zamoyski, il ne l'aurait pu faire sans le consentement, sans l'adhésion formelle de ses frères d'armes... Il va sans dire que tant que la légion existera, ce sera Vysocki qui la commandera; ce sera lui que chaque légionnaire reconnaîtra pour chef... Il est juste d'ajouter que Zamoyski a rendu à la légion des services bien appréciés, tantôt en avançant, pour la faire vivre en Serbie, de l'argent que le gouvernement serbe lui a plus tard remboursé, tantôt par ses soins et ses relations en Turquie. Mais tout cela ne justifie pas l'assertion mentionnée dans votre journal, d'ailleurs si bien informé sur les affaires hongroises, assertion que je vous demande, monsieur le rédacteur, au nom de la vérité, de vouloir bien rectifier.

SEVERIN BIELINSKI,
Premier aide-de-camp du général Vysocki.

Nous nous contentons de répondre à M. Bielinski que tout en l'infirmant, il ne détruit en rien notre assertion du 14 octobre, avancée avec pleine connaissance de cause, sur la manière dont la légion polonaise a opéré sa retraite à travers la Serbie. Nous n'avons, du reste, rien écrit qui fût de nature à faire croire que le général Vysocki eût, à un moment quelconque, abdiqué son commandement. Nous savons qu'il l'a toujours conservé, d'accord et à la prière même du comte Zamoyski. Nous avons simplement indiqué que M. Zamoyski était plus particulièrement connu des Serbes, par le séjour qu'il avait fait à diverses reprises en Serbie, et par les relations qu'il y avait conservées, tandis que M. Vysocki n'y était absolument connu que de nom; qu'en conséquence, M. Zamoyski, pas du tout pour prendre un commandement, mais dans le seul but d'empêcher l'héroïque légion de tomber aux mains des Russes, consentit officieusement et passagèrement à se mettre à sa tête, pour l'introduire en Serbie, et lui faire traverser plus commodément le pays, sans prétendre pour cela le moins du monde remplacer en permanence le général Vysocki.

Nous désirons trop vivement le maintien si utile de la bonne harmonie entre ces deux hommes de cœur, pour vouloir préconiser l'un au préjudice de l'autre. Nous savons que par leur union ils garantissent, autant qu'il est en eux, l'union des deux partis qui divisent la Pologne et l'Europe, le parti de la monarchie et celui de la république. Nous espérons que notre explication satisfera la noble susceptibilité des démocrates polonais, en même temps que celle de leurs adversaires, sans altérer en rien l'entente heureuse, commencée entre ces deux grands partis, entente qui, selon nous, peut seule sauver la Pologne.

NOUVELLES.

RUSSIE ET TURQUIE.

Le cabinet russe tend à transformer la question de Turquie en une question française. Car il demande l'expulsion, hors de l'empire ottoman, de tous les Polonais, même de ceux qui vivent tranquilles depuis longues années, avec des passeports et sous la protection de la France. Le tsar veut qu'on n'ignore pas que c'est en définitive la France qu'il combat partout et toujours. La Porte a répondu à ces nouvelles exigences par un nouveau refus.

— Les Turcs, prêts à tout événement, concentrent leurs forces dans les environs de Chumla, Erzerum et Stambol. La flotte anglaise reste toujours ancrée à Besica, l'escadre française à Ourlac.

— *Serbie.* — Le chargé d'affaires serbe auprès de la Porte, M. Nikolaïevitj, après être venu épouser à Belgrad la fille du prince régnant, est retourné à son poste, à Constantinople, où il est question pour lui d'être présenté personnellement au sultan. C'est la première fois qu'un pareil honneur sera accordé à l'envoyé de la Serbie. — La Porte semble apprécier la nécessité de réformer complètement son administration en Bosnie et en Bulgarie. Dans ce but, elle a nommé un commissaire spécial, chargé de lui proposer les améliorations les plus indispensables à introduire dans ces provinces.

AUTRICHE.

L'état de l'Autriche semble aller de mal en pis. Le gouvernement constitutionnel n'y est qu'une fiction, la liberté et l'absolutisme s'y montrent également impuissants. Tous les services publics sont dans une anarchie complète. Le seul pouvoir obéi est celui des chefs militaires : plus puissants que les ministres, Haynau en Hongrie, Radetzki en Italie, Ielatchitj chez les Iugo-Slaves, exercent une dictature à peu près sans contrôle.

— Le *Slavenski Iug* et la *Sud-Slawische Zeitung* rappellent au gouvernement que la charte octroyée du 4 mars promet solennellement la convocation des diètes provinciales avant la fin de 1849. Cette année va finir, et on n'a pas encore fixé le jour des élections. La *Presse* de Vienne parle aussi dans ce sens et d'une manière beaucoup plus acérée. Les *Narodni Noviny* de Prague font au ministère les mêmes sommations. La Bohême a besoin de sa diète, elle veut la voir s'ouvrir avant 1850; elle a foi dans la *parole de son roi.*

HONGRIE.

Le ministère commence à s'apercevoir que la Hongrie n'est rien moins que pacifiée. Les rapports des généraux révèlent de menaçants symptômes; et le grand maître de la cruauté impériale et royale, le maréchal Haynau, sur les instances réitérées de son état-major, a dû, à son grand regret, prévenir la camarilla que, sans une nouvelle et plus sérieuse amnistie, il ne peut plus répondre du maintien de l'*ordre* en Hongrie.

— On écrit de Pest, que le 2 décembre, jour anniversaire de l'avènement de François-Joseph au trône, on a représenté, au théâtre national, un drame, l'*Etudiant Mathias*, rempli d'allusions à l'état actuel. Les cris de *vive le roi!* poussés dans cette circonstance n'ont été accueillis que par un silence complet, tandis qu'au cri de *vive le maghyar!* la salle a retenti des applaudissements du public. *Sapienti sat.*

CYPRIEN ROBERT.

Montmartre. — Imp. PILLOY frères et Ce, boulevard Pigale, 48.